l'Opéra, aura lieu lundi, 30 décembre, de 3 à 6 heures. Les artistes et l'orchestre de l'Opéra y prêteront leur concours. Chaque invité aura droit à deux invitations pour dames.

GRAND OPERA HOUSE.

Cinderella.

Cinderella (Cendrillon), voilà une pièce qui n'est pas une nouveauté, mais quelle gracieuse et attachante féérie ! on ne pouvait faire plus heureux choix de pièce pour la semaine dans laquelle nous venons d'entrer. Tout notre petit monde de la Nouvelle-Orléans va se presser dans la salle du Grand Opera House pour pouvoir assister à la métamorphose de la pauvre Cendrillon en brillante princesse par la vertu de la baguette magique de la fée. Ce rôle est échu à Miss Moore qui s'en acquitte avec beaucoup d'habileté.

Quant à Miss Blanche Seymour, elle fait une toute gracieuse Cendrillon. A elle revient une grande partie des honneurs.

Il en est de même des matinées, qui sont nombreuses cette semaine.

La première a eu lieu hier. Il y en aura aussi une aujourd'hui, demain mercredi, le grand jour de Noël, vendredi et samedi. Pendant tout ce temps le Grand Opera House ne désemplira pas. La pièce est si bien montée et les artistes y font preuve de tant de talent !

THEATRE CRESCENT.

Lost River.

On nous avait annoncé "Lost River" comme un drame très attachant, très émouvant : il l'est, en réalité, plus qu'on ne l'avait dit. C'est l'histoire d'une pauvre fille qui a été abandonnée par son père et qui se livre tout entière à un jeune homme qui l'aime et dont elle est aimée. C'est dans la lutte entre ce jeune homme et un vilain monsieur qui lui dispute la main de la jeune fille que consiste la pièce. L'intrigue est très serrée, très émouvante : les acteurs qui l'interprètent en doublent encore l'intérêt, à force d'âme et d'entrain. Un jeune artiste de beaucoup de valeur qui tenait le rôle principal, M. Gilmore, a surpris et émerveillé le public qui l'a plusieurs fois acclamé et forcé de reparaître en scène. Nous en dirons autant de Miss Edith Fassett, qui personnifiait l'héroïne du drame.

"Lost River" a fait beaucoup d'effet. La pièce a été bruyamment applaudie, ainsi que les artistes qui l'interprètent. Nous engageons vivement les amateurs de drame à aller applaudir cette œuvre; ils en auront plus que pour leur argent.

A la matinée de Noël, il y aura distribution de jouets aux enfants.

THEATRE TULANE.

San Toy

Le Tulane vient de servir à ses habitués la première d'un charmant opéra comique, ou plutôt d'une opérette qui nous est arrivée précédée d'une brillante renommée. "San Toy" — c'est le titre de la pièce — était attendue avec impatience par les amateurs. La direction comptait sur un grand succès ; elle l'a obtenu et l'on peut affirmer d'avance qu'il sera durable, comme il l'a été en Angleterre. Non pas que la donnée de "San Toy" soit bien neuve. Il s'agit, comme à l'ordinaire, des amours d'une jeune Chinoise et d'un brillant officier anglais, amours traversées soit par le père, un mandarin assez puissant, soit par l'Empereur lui-même.

Mais la pièce a le triple avantage d'être bien écrite, de compter un assez grand nombre de mélodies gracieuses et vives à la fois, qui provoquent les bravos du parterre, et d'être exécutée par une troupe excellente avec une mise en scène luxueuse. Nous citerons entr'autres le décor qui représente la petite ville de Pynka Poug et celui qui reproduit une partie du Palais de l'Empereur à Pékin. Les costumes surtout sont splendides et il y a parmi les chanteurs et chanteuses de très jolies voix, artistement maniées par leurs heureux propriétaires. La troupe Daie est très habilement composée.

LA BONNE PROVIDENCE APPORTE AUX PETITS ORPHELINS D'HUMBLES SOUS POUR LEUR FOYER SANS FEU.

VISION NAVRANTE.

Il est enfin venu, le dur Hiver sans nous crier : Gare ! et à peine est-il entré dans nos demeures, que déjà commence t-il ses torturants supplices.

C'est presqu'avec crainte que nous laissons tomber de notre plume ces mots : torturants supplices : ils sonnent à nos oreilles comme un blasphème, car, si éprouvantes, si cruelles que soient les souffrances des mieux lotis de ce monde, sont elles encore comparables à celles de tant d'autres que le Sort mauvais, le Fatalisme a marqués au front, et met comme de la volupté à martyriser dès le berceau et souvent jusqu'à la tombe, de malheureux petits orphelins dont nous avions il y a quelques jours l'attristant spectacle.

Que de personnes à la Nouvelle Orléans ne connaissent de la vie que les côtés riants. Combien en est-il qui ne se doutent pas que l'injustice règne dans le monde, et dans la Nature aussi. Nous ne professons pas cependant cette désespérante doctrine qui, devant les manifestations scandaleuses de cette injustice des choses, les attribue à un aveugle hasard. Il existe une justice supérieure à la raison humaine, et un tel état de choses n'est possible que par l'ordre de cette justice.

La société qui a sous ses yeux une aussi grande misère doit faire son examen de conscience et se demander s'il n'y a pas là un avertissement mystérieux et une occasion pour elle de racheter bien de ses fautes, en se montrant compatissante, charitable.

Il y a quelques jours il nous était donné de visiter un des asiles les plus méritants de notre ville, celui qui donne gîte à plus de trois cents orphelins, et auquel notre population s'intéresse peut-être le moins : l'Orphelinat des garçons de Ste Marie; et vous dirons nous de quelle tristesse, de quelles secrètes angoisses nous nous sommes senti envahi au spectacle de ces innocents petits êtres abreuvés de toutes les amertumes de la vie : n'ayant jamais connu les caresses d'une mère, n'ayant jamais, comme tant d'autres enfants, été mêlés à la chaude, odorante et bruyante nature, ne s'étant jamais ébattus sur l'herbe ensoleillée, et dont les horizons se bornent aux murs de la douce maison qui les a recueillis ?

Mais dans leur infortune la Bonne Providence s'est occupée d'eux : elle leur a trouvé une mère dont le cœur s'hypertrophie sans cesse pour y donner place aux nouveaux venus, et dont la tendresse se répand sur tous : la mère du Désert.

On se découvre respectueusement devant ce nom que porte la plus noble des femmes, qui travaille depuis plus d'un demi-siècle parmi nous avec la même ardeur, le même amour et dont la seule aspiration est de recueillir dans un monde meilleur le fruit de son labeur.

Ce n'est pas du pain, ce ne sont pas des vêtements que nous venons vous demander, car du pain, ils en ont modérément, et des vêtements, ils en ont abondamment, grâce à un homme dont le cœur est ouvert à tous les généreux sentiments, M. Mercier.

En effet, tous les ans à pareille époque cet homme, dont on ne saurait trop louer la libéralité, envoie à la bonne mère des vêtements par centaines, suffisamment pour que tous les petits pensionnaires de l'institution en soient pourvus ; mais c'est le charbon qui fait défaut dans le moment à l'Asile Ste-Marie; tous les foyers y sont éteints, et les malheureux petits êtres dont les membres sont engourdis laissent parfois échapper de leurs frêles poitrines des cris que leur arrache la douleur, et que cherche à étouffer la mère du Desert en leur faisant croire à des lendemains meilleurs.

Vous, ô riches ! vous qui ne possédez qu'une modeste aisance, entendrez vous ce touchant appel sans vous en laisser attendrir ? Souvenez vous que, si, ici bas, les routes ne sont pas les mêmes, s'il en est bordées de buissons fleuris, et s'il en est bordées de ronces et d'épines auxquelles les malheureux se meurtrissent se déchirent les chairs, toutes du moins aboutissent à la tombe, à ce mystérieux au delà, et que là, l'égalité est grande, elle est pour tous. Nos beaux rêves s'évanouiront, nos beaux rivages seront détruits, et de nos mortes splendeurs qu'ensiceulera l'éternelle nuit, il ne restera que nos bienfaits, que les humbles sous que nous aurons donnés au pauvre, à l'orphelin et qui feront pencher pour nous la balance de Dieu.

Nous ouvrons dès aujourd'hui à l'ABEILLE une souscription. Elle restera ouverte jusqu'au dernier jour de l'année et le produit en sera versé entre les mains de la Supérieure de l'Asile ce même jour. Si infime que soit la somme que l'on daignera nous faire parvenir, nous l'accueillerons avec reconnaissance.

Ce ne sont pas des jouets qui font besoin dans cette douce demeure du Bon Dieu, c'est mieux encore, c'est l'apaisement à des douleurs atroces, c'est cette bienfaisante chaleur qui, se glissant dans les membres endoloris, glacés, de ces trois cents enfants de tous âges, leur rendra le bien être, la vie.

Certes, de la rue vont s'élever bientôt des chansons, des cris, des rires ; des pétards éclateront brusquement, et tout ce bruit déchirera leurs cœurs; il ne sera pas de joie qui ne rejaillira sur eux en amertume, qui ne les fera tressaillir, car s'ils ne courent pas les rues, ces orphelins, s'ils ne se mêlent pas à l'allégresse générale, ils n'ont rien fait pour jouer un rôle lugubre dans le drame odieux et brutal de la vie.

Polichinelles chatoyants de dorures fragiles, régiments de soldats de plomb rangés en bel ordre de bataille et qui laissent aux doigts qui les touchent un peu de leur couleur et de leur odeur, tout cela ne saurait les émouvoir ; ils pourraient posséder ces biblots sans qu'un frémissement leur rappelât des joies, des peurs, des émotions qu'ils n'ont jamais eues.

Tandis que leurs foyers éteints se rallumant ils croiront au ciel bleu de demain; et dans leurs prières que les sanglots ne morcelleront plus, ils mêleront les noms de ceux qui auront raffermi leur foi dans la Providence divine.

Donnez donc spontanément et largement. Cette aumône sera peut être la plus belle fleur de la gerbe que vous formerez ici bas, et Dieu saura vous reconnaître si, le soir venu, vous avez bien glané.

Ceux qui compatissent aux infortunes d'autrui, symbolisent ce qu'il y a de plus grand, de plus haut : le Devoir et l'Humanité.

Réponse à notre appel.

Nous sommes heureux de le dire : notre pressant appel en faveur des trois cents petits orphelins qui souffrent des rigueurs de la saison dans un asile au fond du Troisième district, n'est pas tombé dans des oreilles de sourds. Prompte en est venue la réponse. De grands cœurs qui savent combien il y a de mérite et de consolation à être généreux, se sont empressés de nous faire parvenir leurs contributions. Qui donne vite, donne deux fois, a dit Sénèque.

Quelques personnes ont tenu à nous apporter elles mêmes leurs offrandes ; d'autres nous ont fait parvenir les leurs en les accompagnant de mots charmants, qu'on lira ci-dessous.

Nlle-Orléans, Lne, le 22 Déc. 1901.

L'ABEILLE de la Nlle-Orléans :

Messieurs,

En réponse à votre éloquent appel en faveur de l'Orphelinat des Garçons de Ste-Marie, veuillez nous inscrire sur votre liste pour le montant ci-inclus.

AMERICAN DRUG STORE.
R. SAUVAGE, Propriétaire.

Nouvelle-Orléans, 23 décembre, 1901.

Mon cher ami,

J'ai lu avec plaisir ton admirable appel pour les pauvres orphelins de l'Asile Ste-Marie, et j'espère qu'il sera écouté par tous. Je m'empresse de t'envoyer mon chèque pour $20 avec l'espoir que cette faible somme allégera un peu tant de misère. Je te prie de ne pas faire mention de mon don dans la liste des souscripteurs autrement que comme *Cash*. Je serai toujours heureux d'aider par ton entremise tous ceux que tu croiras méritants, et, dans l'espoir que ton beau projet réussira pour les orphelins, au delà même de tes désirs, je reste comme toujours,

Ton ami
X.

Voici les sommes que nous avons recueillies hier :

American Drug Store—	
R. Sauvage	$100 00
Un négociant—cash	20 00
Cash	2 00
Juge George H. Théard	5 00
Dr Sidney Théard	5 00
Une famille charitable	13 00
Cash	1 00
Une humble bourse	1 00
J. E. Rivoire	1 00
Cash	50
L'ABEILLE	10 00

Si vous voulez le meilleur Piano pour le moins d'argent
(à des conditions satisfaisantes) voyez-nous.
Magasin de Pianos de Junius Hart,
COIN DES RUES CANAL ET BOURGOGNE.
7 fév—1an—Jeu Dim Mar

FAITS DIVERS.

Cérémonie à Ste-Anne.

Une intéressante cérémonie aura lieu cette nuit, à minuit, à l'église Ste-Anna, avenue de l'Esplanade.

Nous donnons ci-dessous le programme musical de cette cérémonie. Il y aura un orchestre d'une vingtaine d'instrumentistes, Mlle Hélène Pitkin comme harpiste. Entr'autres morceaux dont l'exécution sera remarquable, citons l'Agnus Dei de Bizet : chant, Mlle Blanche Brieugne ; violon, M. Geo. Blanchin ; violoncelle, M. Carl Hahn ; harpe Mlle Hélène Pitkin ; orgue, M. le Prof. Geo. O'Connell.

PROGRAMME.

Marche Pontificale, Gounod — Orchestre.

Processional : "Adeste Fidelis", 17me Siècle—Chœur, Orchestre, Harpe et Orgue.

Introit : Cantique de Noel—A. Adam.

M. Alfred Meister : Chœur, Orchestre, Harpe et Orgue.

Xmas Carol : "It came upon the midnight clear"—Westlake, Chœur, Orchestre, Harpe et Orgue.

"Agnus Dei", Bizet—Mlle Blanche Brieugne, violon, Geo. Blanchin; violoncelle, Carl Hahn ; harpe, Mlle H. Pitkin ; orgue, Geo. O'Connell.

Air Sacré, Méditation, Mietzke—Deux violons, Mlle Cora Fuqua et M. Jos. Meade ; harpe, Mlle Pitkin ; orgue, Geo. O'Connell.

L'Offertoire "Nazareth", Gounod—Chœur, orchestre harpe et orgue.

Recessional, "Hark ! the herald angel sing", Mendelssohn—Chœur, orchestre harpe et orgue.

Le Soprano d'attaque, Mlle Zitta Renysdorf.

Maître de Chapelle et organiste, Geo. O'Connell.

L'Illinois Central

Prend la liberté d'annoncer pour les jours de fêtes le taux de un et un tiers de prix pour l'aller et le retour. Billets en vente décembre 21, 22, 23, 24, 25, 30, 31 et janvier 1. Limite pour le retour le 3 janvier 1902.

M. JOHN T. DELAHAY.

Une petite fête intime a eu lieu dimanche dernier, à laquelle, l'ABEILLE, invitée d'une toute flatteuse façon, avait envoyé un représentant. Les employés de la compagnie "Atlantic and Pacific Tea Company" voulant donner à leur chef, M. John T. Delahay, un témoignage de haute estime et de reconnaissance pour les excellents procédés dont ils sont l'objet de la part de celui-ci, lui ont offert une selle et une bride, anglaises, les plus belles qui se pussent trouver en ville.

M. Delahay est un grand hippomane : il aime les chevaux et en a toujours deux : l'un de monture, l'autre de trait, de sorte que tous les jours c'est à cheval ou en buggy qu'il se promène.

Dimanche dernier donc, alors que tout avait été préparé dans le plus grand mystère et c'est ce qui ajoute du prix au cadeau : la façon très délicate dont s'y sont pris les employés de l'établissement—ils ont, par téléphone, prié M. Delahay de se rendre, sans délai, à son magasin.

M. Delahay y arrivait bientôt après, et grande fut son émotion, quand du groupe de ses employés émergea M. A. Marchal qui lui présenta le superbe cadeau, accompagnant celui-ci de paroles de circonstance.

M. Delahay à la parole facile, abondante même, et il répondit, non cependant sans une visible émotion.

M. Marchal lui avait dit que ses employés voulaient le remercier, en lui offrant ce souvenir, de son invariable courtoisie à leur égard ; mais il a très heureusement retourné les choses, et a répondu à M. Marchal que c'était lui, au contraire, qui devait des remerciements à ses subalternes pour la considération, l'estime qu'ils lui avaient toujours témoignées. Cet échange d'excellents propos a été suivi de copieuses libations.

M. Delahay avant de venir s'établir à la Nouvelle-Orléans, il y a une douzaine d'années, était au service de la Compagnie à Washington, D. C. Il prit part à l'ouverture du premier établissement dans cette ville, et en eut la direction. Plus tard, il en ouvrit plusieurs autres dans différentes parties de la ville. Aujourd'hui, grâce à ses qualités administratives, à sa popularité personnelle, les intérêts de la Compagnie lui sont confiés à la Nouvelle-Orléans en qualité de gérant-général.

L'automate du magasin Grunewald.

L'automate que la maison Grunewald exhibe dans une de ses montres depuis plusieurs jours sera retiré ce soir. Les curieux pourront donc s'assurer du caractère vrai de la forme que d'aucuns croyent en cire et d'autres en chair.

DÉCES

ABADIE—Décédée lundi 23 décembre, à 9 heures A. M., âgée de 67 ans, Dame Veuve J. ABADIE (née Claudine Tournon), native de Tuens, France. Les amis et connaissances des familles Abadie et Goubier ainsi que les officiers et membres de la Société Française sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, mardi, 24 décembre, à 11 heures précises du matin. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 2:06 rue Dauphine, entre White et Dupré.

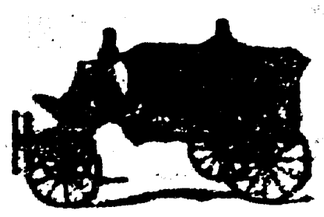
CORBEAU—Décédée hier, lundi 23 décembre 1901, à 1:30 heures A. M., Veve E. E. CORBEAU, née Jeanne Marie Pujol, à l'âge de 78 ans, native de St-Gaudens, Haute Garonne, France. Les parents, amis et connaissances des familles Corbeau, Pujol, Schuman et Hamb sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mardi, 24 décembre, à 10:30 A. M. de la résidence de son fils, L. E. Corbeau, No 2005 rue d'Orléans, à l'enseigne Prieur.

Société d'Assistance Mutuelle des Dames Louisianaises. Décédée lundi, 23 décembre, à 1:30 A. M., Mme Veve E. E. CORBEAU, née Marie Pujol, âgée de 78 ans, native de France. Les officiers et membres de cette société sont respectueusement invités à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mardi, 24 décembre 1901, à 10:30 heures précises du matin. Le convoi partira de la résidence de son fils L. E. Corbeau, No 2005 rue d'Orléans, enseigne Prieur.

Par ordre de
C. C. DELERY, Présidente. A. L. SHEARMAN, Secrétaire.
24 déc—1f

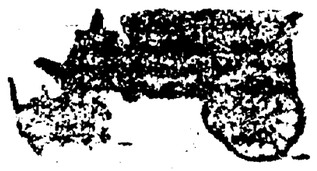
MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera dite vendredi, 27 décembre 1901, à 7:15 heures du matin, à l'église St-Augustin rue Hôpital, en mémoire de St Gaudens, pour le repos de l'âme de feu FRANÇOIS VICTOR LACOSTE. Les parents, amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister. 24dée—2t

JOHN BONNOT
Entrepreneur de pompes funèbres

Raoul Bonnot, Directeur.
No 623 RUE STE-ANNE
Téléphone No 1048.

Telephone No 405.
F. Laudumiey & Co.
Limited

ENTREPRENEURS DE
Pompes Funèbres
1198 et 1200 12 Nord Rampart
Nous faisons de l'embaumement une spécialité.

TELEPHONE 962.
JOSEPH RAY,
Successeur de LABAT & RAY
Directeur de Pompes Funèbres et Embaumeur

Nos 1308 Avenue Nord Rampart
Près Esplanade.
Voitures pour Bals, Mariages, Promenades etc. Enterrements faits à des prix modérés. Ordres reçus par le téléphone à n'importe quel moment
1er sept 1901—1an

aux Allumettes alla rejoindre Marjolaine.

—Allons, en avant !....lui dit-il, autoritaire.

Il se remit en marche, suivi de la petite, chargée toujours du cabas.

—Je suis bien fatiguée, monsieur murmura la pauvrette....J'ai si mal au pied !

—Des manières pour rossarder ....Je connais le truc, tu sais, paresseuse....

—Il y a un clou dans mon soulier....

—Ôte le soulier.

L'enfant obéit. Son bas était teinté de sang. Elle l'enleva aussi.

Dans la petite chaussure, une cheville dépassait, qui était entrée dans la chair, produisant une cuisante blessure.

—Mets ton bas et ta bottine dans le cabas, dit Faramont. Tu n'auras plus mal. En avant, et plus vite que ça !

Marjolaine obéit encore et avança clopin clopant, posant à peine son pied nu et blessé sur le sol, pour atténuer un peu la douleur....

De temps en temps, le marchand d'allumettes regardait en arrière, appelant sans pitié l'être faible et souffrant qui s'épuisait en efforts.

La fillette, terrorisée par Faramont, dévorait ses pleurs. Elle imposait silence à son mal.

Dans son petit cœur gonflé de peine, elle cherchait la force de suivre le méchant homme qui l'attachait avec une chaîne d'épines empoisonnées.

On parcourut ainsi plusieurs centaines de mètres encore, au prix de souffrances nouvelles pour la fille de Manola.

Son pied qui laissait sur l'asphalte de sanglantes empreintes, sa pâleur, sa résignation douce et triste,—rien de tout cela ne touchait l'âme de pierre de Faramont.

Enfin, ils arrivèrent dans un grand quartier de Neuilly.

—Attention ! dit l'ex-potard à Marjolaine. Tu vas entrer dans cette maison. Tu monteras à tous les étages, tu sonneras à toutes les portes et offriras les paquets d'allumettes...Chaque fois deux sous. Deux sous le paquet, tu entends ?....

—Oui, monsieur.

—Va, je t'attends.

La Mort-aux Allumettes resta planté sur le trottoir et se mit à rouler une cigarette.

Au bout de quelques minutes l'enfant reparut.

La souffrance avait davantage pâli son joli visage. Faramont ne remarquait point sa mine défaite.

—Eh bien ?.... questionna-t-il rudement.

Sans mot dire, de l'air inquiet du pauvre être qui craint les coups, Marjolaine tendit sa petite main fermée. Le fraudeur reçut une poignée de gros sous.

—Voyons dit-il en comptant... Dix, douze seize....Tu as vendu huit paquets ?....

—Oui, je ne me suis pas trompée.

On va s'en assurer, dit Faramont en prenant le cabas.

Il vérifia. C'était exact.

—C'est cela, fit-il. Tu n'as qu'à continuer....

Il lui montra du doigt une autre maison, un peu plus loin.

—Là, maintenant, même genre d'exercice. Tu vois que ce n'est pas difficile.

Marjolaine reprit la provision d'allumettes et se rendit à l'endroit indiqué.

Peu après, elle revint, et Faramont empocha une nouvelle poignée de billon.

—Très bien, fit-il satisfait. Les clients sont bons et paient rubis sur l'ongle....Allons plus loin, à présent.

—Je suis fatiguée....murmura la fille de la Môme-Champignon.

—Hein ?....Des manières ?.... Fatiguée pour deux courses de rien du tout ?....Du leste, hé !.... ou je te ferai marcher à la baguette !....

Le cœur gros, Marjolaine recommença le colportage.

Toute la matinée, elle s'épuisa à monter et à descendre des marches d'escaliers plus ou moins raides, et à offrir sa marchandise prohibée.

Enfin, elle rapporta le cabas vide. Toute la provision était vendue.

—Parfait ! dit Faramont qui daigna approuver....Tu n'as pas mal travaillé pour un début. Voilà un sou pour ta peine. Et retiens ceci : quand ça ira bien, un sou. Quand ça ira mal, des claques !

La Mort-aux Allumettes consulta sa montre, énorme oignon en nickel muni d'une chaîne de même métal, aussi grosse qu'une gourmette de cavalerie.

—Pas encore midi, fit-il. J'ai le temps de prendre un apéritif.

Il se dirigea vers un café voisin en disant à Marjolaine :

—Attends-moi, Phosphorette, et ne t'éloigne pas.

Faramont entra dans le café, tandis que l'enfant allait s'asseoir au bord du trottoir, son cabas sur les genoux.

Elle commençait à avoir faim, très faim même.

Une boutique de boulanger était en face de l'estaminet. Une boutique alléchante aux vitrines peuplées de pains de toutes formes aux croûtes dorées, appétissantes.....

Mais Marjolaine n'osa point entrer pour acheter un petit pain.

—Ne t'éloigne pas !.... avait ordonné Faramont.

Elle le craignait trop pour enfreindre sa défense.

La fille de Manola resta donc immobile, heureuse en somme de pouvoir se reposer.

Son pied blessé, tuméfié un peu, lui faisait plus mal.

Mais le cœur surtout de la pauvre petite s'enflait, gonflé de sanglots.

Seule dans la rue, perdue parmi tous ces passants affairés dont aucun n'abaissait les yeux sur elle, Marjolaine pensait tristement....

Dans son intelligence d'enfant, nulle idée ne se dégageait, précise.

Pourtant, à la confusion des souvenirs récents faits d'insouciance joyeuse, se mêlait, à présent, la peine qui, depuis hier, oppressait son âme étonnée et inquiète.

Transportée dans un nouveau milieu, elle se sentait isolée, dépaysée, tel un oiselet tombé du nid et menacé par l'orage.

Pourquoi ces pérégrinations nocturnes de la veille sous la pluie, avec son père ? Pourquoi ce départ de la maison nourricière, à Palaiseau ? Pourquoi lui avait-on fait quitter la bonne maman Toinette et les enfants—le petit Antoine, Sidonie, si sérieuse et si douce—dont elle avait partagé les jeux et la fraternelle affection ? Pourquoi l'avoir arrachée à cette excellente famille ? Pourquoi encore ce réveil chez le méchant homme qui lui faisait peur ?

Allait-elle continuer à vivre ainsi, sans une caresse, sans un encouragement pour la tâche épuisante, dans les transes de l'abandon ?

Marjolaine se le demanda, en cette minute de repos.....

Elle appuya son front sur ses mains et ferma les yeux pour se laisser aller à sa mélancolie naïve....Un bruit léger la tira de sa rêverie. Elle releva la tête.

Une pièce blanche venait de tomber dans le cabas resté ouvert à ses côtés.

A quelques pas d'elle, une vieille dame s'éloignait.

Marjolaine comprit.....

On venait de lui faire l'aumône. On l'avait prise pour une petite mendiante.

L'enfant éprouva un sentiment ignoré jusqu'alors qui bouillonna tout à coup en elle : la fierté !....

Elle avait du sang espagnol dans les veines. Elle tenait de sa mère cette sorte d'orgueil ombrageux, faux souvent, commun à toutes les catégories sociales dans la patrie du Cid et de don Quichotte, où d'anodins regards risquent d'être pris pour des affronts.

Marjolaine était déjà fière.... et doublement, puisque dans ses veines circulait aussi du sang de la noble race des d'Ambricourt.

L'aumône l'humilie....

Cette pièce d'argent, elle ne la garderait point !

—Madame !.... Madame !.... appela-t-elle en se levant pour courir après l'inconnue.

Celle-ci se retourna et revint vers la fillette.

—Qu'y-a-t-il, mon enfant ? demanda-t-elle avec une douceur bienveillante.

Marjolaine resta interdite à cette question si simple.

C'est qu'aussi la dame charitable produisait sur elle une étrange impression....

Le vénérable visage, encadré de cheveux blancs, respirait la noblesse et la bonté.

—Que me veux tu, ma petitette répéta la vieille dame en examinant avec intérêt la pauvrette dont la charmante figure, rendue par un incarnat passager, lui apparut comme une touffe de sourires en fleurs.

Marjolaine s'enhardit.

—Madame, dit-elle de sa voix harmonieuse et gracile, c'est pour vous rendre votre argent.

—Me le rendre ?....Et pourquoi ?

—Je ne mendie pas, madame.

—Alors, que fais-tu là ?

—J'attends.... quelqu'un....

—Qui ? ton papa ? ta maman ?

—Non, madame, répondit Marjolaine dont la voix s'altéra.... Quelqu'un qui me garde.

—Et qui te garde bien mal, pauvre petite, fit la dame en remarquant le pied blessé de Marjolaine.... Tu saignes....Souffres tu ?

—Un peu moins que tout à l'heure....C'est mon soulier qui m'a fait cela.

—Il faut laver ta blessure et ne pas rester ainsi....

Mais l'enfant revenait à son idée fixe.

—Voici votre pièce d'argent, madame, dit-elle en la tendant à l'inconnue.

A continuer.